

Georges Bélanger et le concept de culture franco-ontarienne

François Paré

Number 43, 2018

La *RNO*... déjà 40 ans!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1058534ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1058534ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut franco-ontarien

ISSN

0708-1715 (print)

1918-7505 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paré, F. (2018). Georges Bélanger et le concept de culture franco-ontarienne. *Revue du Nouvel-Ontario*, (43), 137–155. <https://doi.org/10.7202/1058534ar>

Georges Bélanger, « L'enseignement de la littérature et de la culture franco-ontariennes : une pratique, des objectifs et des défis », *Revue du Nouvel-Ontario* (Pour l'université française en Ontario), n° 7, 1985, p. 53-68.

Georges Bélanger et le concept de culture franco-ontarienne

FRANÇOIS PARÉ
University of Waterloo

Dans son article sur l'enseignement de la littérature franco-ontarienne à l'Université Laurentienne¹, établissement où en 1985 il est professeur, Georges Bélanger ne se contente pas de faire état des mesures adoptées par les autorités de l'institution en vue d'assurer l'inclusion d'œuvres littéraires québécoises et franco-ontariennes dans les programmes universitaires. Ces acquis récents, obtenus au terme d'occupations étudiantes, paraissent évidemment de bon augure, mais le chercheur s'intéresse surtout à ce qui a pu impulser de telles avancées en Ontario français. Si ces transformations immédiates importent aujourd'hui, pense-t-il, c'est qu'elles traduisent des mouvements d'affirmation identitaire beaucoup plus profonds et plus vastes qui mettent en cause l'avenir même des Franco-Ontariens. C'est pourquoi le cœur de l'argument proposé par Bélanger porte éventuellement, non seulement sur la littérature, mais sur la culture elle-même.

¹ Georges Bélanger, « L'enseignement de la littérature et de la culture franco-ontariennes : une pratique, des objectifs et des défis », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 7, 1985, p. 53-68.

Le concept de culture, hérité des sciences sociales américaines², a le grand avantage d'échapper à la question souvent difficile des nationalismes. Ainsi, les Franco-Ontariens n'appartiendraient pas à une nation, mais ils auraient tout de même une « culture » commune. Depuis Franz Boas aux États-Unis, puis Fernand Dumont au Québec, on sait que la culture se situe en-deçà des conjonctures politiques, rejoignant certaines régions de la conscience collective qu'on suppose associées à la coutume et au mythe. Dans la pensée de la deuxième moitié du 20^e siècle, à laquelle souscrit Georges Bélanger, la culture semble dès lors être une notion plus aérienne, plus noble, loin des politiques identitaires et des innombrables tensions qu'elles suscitent. Le mot convient d'ailleurs bien aux collectivités sociales en émergence, car, n'évoquant pas de structures inaltérables, il est facile d'y retracer des mouvements et des transformations³. Le chercheur peut ainsi évoquer le concept d'une « culture » franco-ontarienne, modelée sur sa contrepartie québécoise, sans avoir à se préoccuper de la faible représentation politique des Franco-Ontariens, de leur invisibilité relative, des disparités géographiques et des inégalités de pouvoir qui structurent la collectivité minoritaire en Ontario français.

En quel sens cette notion peut-elle être agissante pour l'étude des minorités? Pour certains chercheurs, la question ne se pose pas nécessairement. En effet, la culture a

² Voir l'histoire de ce concept aux États-Unis dans Adam Kuper, *Culture: The Anthropologists' Account*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 2000.

³ Sur l'histoire du concept de culture, voir le livre de Denys Cuche, *La notion de culture en sciences sociales*, Paris, La Différence, 4^e édition, 2010 [1997], p. 17-32. Quant à Fernand Dumont, son livre, *Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire* (Montréal, Les éditions HMH, 1968), a eu un impact considérable au Québec et au Canada français.

toutes les caractéristiques d'une immanence, d'un en-soi qu'il faudrait simplement faire émerger de l'ombre. Elle comporte une part d'invariabilité, puisqu'elle s'appuie sur un imaginaire collectif ancré dans une conception partagée de la réalité événementielle, passée, présente et future. C'est pourquoi, au sortir des colonialismes européens, le post-modernisme verra la culture comme une notion suspecte. Pour Georges Bélanger, toutefois, il en est autrement. Le concept de culture affermit le désir d'autonomie de la collectivité. Les écrivains n'ont-ils pas montré la voie en se faisant porte-parole de revendications à travers lesquelles se profilaient timidement les grands axes d'une mémoire première et consensuelle? C'est ainsi que Bélanger aime concevoir la société franco-ontarienne, modeste point de rencontre d'un certain nombre de principes convergents, non que l'histoire de l'Ontario français soit dépourvue de tensions, mais plutôt que ces ondes de choc ont pu renforcer au cours de l'histoire le noyau fondateur d'une société canadienne-française aujourd'hui originale à part entière.

Le chercheur note que différentes commissions d'enquête mises sur pied pendant les années 1960 ont tenu à souligner la pertinence (et même l'urgence) d'assurer la « vitalité culturelle grandissante⁴ » des grandes régions de l'Ontario français, de Sault-Ste-Marie à Cornwall en passant par Toronto. À une époque où les universitaires commencent à peine à s'intéresser à ces communautés francophones dispersées, en tant qu'objet de recherche distinct, l'intervention de Bélanger fait assurément date, en ce sens qu'elle lie l'avenir de la collectivité minoritaire à la création d'institutions autonomes, dont justement

⁴ Georges Bélanger, « L'enseignement de la littérature... », *op. cit.*, p. 57.

l'université. Le chercheur avait d'ailleurs été l'un des premiers à poser comme essentiel l'enseignement de contenus franco-ontariens au niveau postsecondaire, en tant que catalyseur de changements au sein de la société minoritaire. Il n'est pas étonnant qu'en 2012-2013, dans sa prise de position sur l'urgence de créer une université franco-ontarienne, le Regroupement étudiant franco-ontarien reprenne les prémisses de l'article publié par Bélanger vingt-cinq ans auparavant⁵. Le débat sur l'université franco-ontarienne autonome s'y trouvait déjà bien entamé.

Si le Département de français de l'Université Laurentienne s'était montré si réticent à créer des cours qui permettraient de refléter le patrimoine littéraire du Québec et du Canada français, c'est que, selon l'analyse de Bélanger, l'administration universitaire avait failli à son rôle d'acteur et d'intervenant dans la communauté minoritaire qu'elle desservait. Pour lui, « démocratisation de l'enseignement et affirmation de l'identité nationale⁶ » constituent des objectifs parallèles. En fait, l'université se doit de témoigner d'un « agir » social en constante mutation.

Or le constat est net et généralement positif, conclut Bélanger. Les choses sont en voie de changer sur les campus universitaires de la province. L'auteur fait grand cas, par exemple, du Groupe interuniversitaire d'études franco-ontariennes (le G.I.É.F.O.), créé en 1976⁷. Au

⁵ « L'Université de l'Ontario français comme projet d'avenir. Position du Conseil d'administration du RÉFO 2012-2013 », Regroupement étudiant franco-ontarien, www.refo.ca/ressources/position%20du%20RÉFO%20sur%20l'UFO.pdf.

⁶ Georges Bélanger, « L'enseignement de la littérature... », *op. cit.*, p. 54.

⁷ Le G.I.É.F.O. est d'abord dirigé par René Dionne de 1976 à 1979. Georges Bélanger en assure la coordination par la suite jusqu'en

moment de rédiger son article, le chercheur est à même de constater le succès de cette alliance entre les professeurs de littérature et les acteurs culturels au sens large:

[a]ujourd'hui, une fois passé l'engouement des premières années, nous pouvons affirmer que la littérature franco-ontarienne occupe une place, sinon la sienne, dans nos programmes de lettres. Les institutions postsecondaires continuent de la promouvoir auprès des étudiants. L'élan des dernières années a ouvert la voie et donné le ton⁸.

Bélanger se félicite de la réussite de ces initiatives concertées à l'échelle de la province, alors que l'enseignement de la littérature « se démocratise » une fois de plus par la découverte et la reconnaissance d'une littérature régionale. Le chercheur fait écho ici aux termes mêmes utilisés par d'autres universitaires comme René Dionne de l'Université d'Ottawa dans ses *Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne* en 1979 et surtout dans son article s'intitulant « Pourquoi étudier la littérature franco-ontarienne » en 1983⁹. C'est en 1985 également que paraît *La vitalité littéraire de l'Ontario français* de Paul Gay,

1981. Le G.I.É.F.O. a néanmoins disparu peu de temps après la rédaction de l'étude de Bélanger ou peut-être même avant. Dans une note accompagnant son article sur trois pionniers de l'enseignement des littératures franco-canadiennes à l'université, Lucie Hotte constate que le G.I.É.F.O. s'est dissout sans qu'on en connaisse exactement les raisons. En 2014, lors d'un échange avec Hotte, Georges Bélanger ne se souvenait d'ailleurs plus des raisons précises qui avaient mené à la dissolution du regroupement. Voir Lucie Hotte, « Une tradition de lecture à inventer : la critique littéraire en contexte minoritaire », dans Lucie Hotte et François Paré (dir.), *Les littératures franco-canadiennes à l'épreuve du temps*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2016, note 49, p. 79.

⁸ Georges Bélanger, « L'enseignement de la littérature... », *op. cit.*, p. 57.

⁹ Voir René Dionne, *Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne*, 4 volumes, Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, 1978-1983; et « Pourquoi étudier la littérature franco-ontarienne? », dans Pierre Savard (dir.), *Aspects de la civilisation*

dans lequel l'auteur constate à son tour la nécessité de reconnaître l'originalité de la production littéraire « ontarioise » et « la reconnaissance officielle qui lui est due¹⁰ ». De toute évidence, idées et projets circulent à cette époque entre les deux pôles importants que sont Ottawa et Sudbury. Le bilan dressé par Bélanger dans son article de 1985 s'inscrit donc dans un ensemble de débats universitaires sur l'autonomie du champ littéraire franco-ontarien et sur la pertinence de la notion de littérature régionale pour l'étude des minorités franco-canadiennes.

Une lecture de Fernand Dumont

Cependant, Bélanger va plus loin. En effet, il cherche à théoriser ces avancées qui lui semblent signifier des transformations emblématiques en Ontario français. Il veut rendre compte d'une « [d]émarche plus profonde et globale parce qu'elle caractérisait et caractérise un désir d'affirmation et d'identité¹¹ ». C'est alors que le concept de culture lui semble occuper le centre des revendications franco-ontariennes, car celles-ci iraient bien au-delà des

canadienne-française, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1983, p. 137-140.

¹⁰ Paul Gay, *La vitalité littéraire de l'Ontario français. Premier panorama*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1985, p. 35. Georges Bélanger assure la recension de cet ouvrage dans un numéro de la revue *Liaison* en 1986. S'il félicite Paul Gay d'avoir entrepris un travail nécessaire qui fera suite à celui bien entamé de Yolande Grisé, il regrette néanmoins l'absence de références aux travaux critiques et à la relève : « [i]l faut souligner une lacune dans ce livre qui se veut un portrait de la vitalité littéraire de l'Ontario français. Vitalité littéraire signifie en effet, au-delà des auteurs et œuvres, présence de la critique et de la relève comme composante créatrice et essentielle d'une littérature qui se fait. Or, l'auteur ne consacre à cette question peu ou pas de place dans le livre » (« Un premier panorama de la littérature ontarioise », *Liaison*, n° 40, automne 1986, p. 55.

¹¹ Georges Bélanger, « L'enseignement de la littérature... », *op. cit.*, p. 57.

acquis pédagogiques et institutionnels. Dans son article, le chercheur emprunte vraisemblablement à Fernand Dumont un ensemble de définitions qu'il espère pouvoir intégrer dans sa brève analyse du mouvement de « démocratisation » en cours dans le nord de l'Ontario. Dumont, on le sait, avait fait paraître en 1968 un essai marquant dans lequel il s'efforçait de définir la culture en tant que mémoire et mise à distance. Dans les premiers chapitres de son livre, le sociologue québécois rêve d'une société qui, tout en puisant à un fonds de références communes qui constituerait ses fondements existentiels et politiques, serait engagée dans une recherche du sens et s'articulerait autour de la « lueur intermittente » de la conscience en constante évolution. Il en va, selon Dumont, de la cohérence de l'histoire : « [i]l n'y a pas vraiment de parole collective, il n'y a pas de parole singulière qui puisse en être la résonance légitime, si les hommes ne sont pas accordés à nommer quelques grandes constantes de leur situation commune¹² ».

Chez Dumont, ce renvoi aux mythes fondateurs de l'humanité ne s'accomplit pas dans l'abstraction; il se reflète à tous les niveaux de l'ordre social. Il est ce qui cimente les sociétés nationales, les traditions familiales et toutes les formes de l'expression artistique. En même temps, une conscience en retrait témoigne d'un discours en parallèle. Une culture seconde fait avancer le cours de l'histoire au gré d'une conscience réflexive qui institue une rupture entre la mémoire commune et les tensions de l'histoire. Les sociétés modernes se nourrissent de la dualité qui s'instaure au quotidien entre une matrice, celle du « sens commun », et une identité « stylisée » et

¹² Fernand Dumont, *Le lieu de l'homme... op. cit.*, p. 33.

dynamique, façonnée par l'enseignement, le discours critique et les productions artistiques.

En portant son regard sur une société franco-ontarienne en profonde mutation, Bélanger constate la faiblesse évidente de cette dualité de la culture en Ontario français, car la société minoritaire semble entravée sur tous les plans. Incapable de s'enraciner dans une communauté matricielle, dans laquelle tous se reconnaîtraient, une telle collectivité n'arrive guère non plus à favoriser un dédoublement qui lui permettrait de s'inscrire dans la modernité historique. Or, se demande justement Bélanger, l'histoire récente des mouvements d'affirmation culturelle en Ontario français, tels qu'ils se sont manifestés à l'Université Laurentienne et ailleurs, annonce-t-elle un changement de paradigme? Pour répondre à cette question, le chercheur s'attarde d'abord aux « liens qui existent entre enseignement, littérature et culture » qui lui paraissent dynamiser les institutions minoritaires.

Bélanger note d'abord la volonté d'autonomie identitaire et institutionnelle qui fonde les revendications en Ontario français. C'est cette exigence explicite qui a justement marqué les mouvements étudiants des années 1980 :

[c]ollectivement, les Franco-Ontariens, comme les autres communautés francophones hors-Québec, revendiquent de plus en plus une certaine autonomie et exigent, en somme, d'être traités comme des citoyens à part entière. Et c'est par une vitalité culturelle grandissante qu'ils affermissent cette attitude¹³.

À l'instar de Dumont, Bélanger appréhende les productions littéraires et artistiques comme les signes précurseurs d'une société à la recherche de sa mémoire commune et de son désir profond d'exister en tant que

¹³ Georges Bélanger, « L'enseignement de la littérature... », *op. cit.*, p. 57.

telle. L'effervescence du milieu des arts et de la culture au sens restreint à l'Université Laurentienne et dans toutes les régions de l'Ontario français témoignerait ainsi de la recherche d'une « vitalité » collective souvent censurée et encore à élucider. Le rapport étroit entre littérature et affranchissement collectif est donc posé comme une condition primordiale de toute reconnaissance identitaire. Peut-être est-ce — même si le chercheur ne le dit pas — parce que la parole des écrivains agit de l'intérieur et rend alors manifeste, incandescent même, ce qui n'était auparavant qu'un amas d'événements, d'expériences et de raisonnements épars. Ce qui semble indéniable aux yeux du chercheur, c'est que l'université a partie liée avec le monde des écrivains et des artistes : « [q]u'il s'agisse des arts ou de la littérature, des artistes, des écrivains, des professeurs, des étudiants ou de la communauté qui les rend vivants, la culture assure vie et cohésion à l'ensemble et agit en tant que dénominateur commun fondamental¹⁴ ». Pour Bélanger, la culture constitue donc un point de rencontre de toutes les forces vives dans la société. Dans le contexte du Canada français minoritaire, cette intersection entre discours universitaire et production artistique devient une nécessité vitale, à l'extérieur de laquelle l'avenir de la collectivité est définitivement compromis.

Avant de poursuivre cette réflexion, il convient de faire remarquer au passage le présupposé suivant : la collectivité franco-ontarienne formerait une « culture » relativement homogène dont il serait possible de faire ressortir le « dénominateur commun fondamental ». On sent donc que, dans son analyse de l'effervescence artistique et littéraire du début des années 1980 à Sudbury, Bélanger redoute un effet d'éclatement identitaire et une perte des

¹⁴ *Ibid.*

repères symboliques jusque-là associés à la diaspora canadienne-française issue du Québec. Les revendications étudiantes ne peuvent être pertinentes sur le plan de la culture en émergence que si elles sont ancrées dans un terreau commun de coutumes, de croyances et de comportements. Seules ces caractéristiques d'origine sont à même d'assurer l'originalité même d'un projet de société en constante quête de reconnaissance. C'est ainsi, nous le verrons, que le chercheur identifiera dans la dernière partie de son étude le « pluralisme » et les « échanges interculturels » comme des défis auxquels ferait face l'Ontario français et qui pourraient mener à son morcellement. Si elle doit servir de « dénominateur commun fondamental », une culture en effet ne pourrait consentir à la fragmentation.

Sudbury à l'aune de la révolution tranquille au Québec

Il est important de noter que, selon son analyse, Bélanger voit comme indissociables l'effervescence artistique et littéraire en Ontario français au tournant des années 1980 et la montée du nationalisme québécois à la suite de la Révolution tranquille. À l'Université Laurentienne, les étudiants n'ont-ils pas exigé avant tout des cours de littérature québécoise, en s'inspirant de revendications semblables dans les universités du Québec, une dizaine d'années auparavant? La pensée de Bélanger sur la culture franco-ontarienne en émergence se fonde en réalité sur une lecture enthousiaste du rapport du « Tribunal québécois de la culture », dont les délibérations paraissent intégralement dans la revue *Liberté* à l'automne de 1975¹⁵. Le chercheur semble particulièrement interpellé

¹⁵ Collectif, « Rapport du tribunal de la culture », *Liberté*, vol. 17, n° 5, septembre-octobre 1975.

par les termes de ce manifeste. Rappelons que cette commission d'enquête non-gouvernementale, présidée par le sociologue Marcel Rioux, avait été mise en place par le Groupe de recherche sur la souveraineté culturelle qui contestait, par la voix de certains artistes influents, les grandes orientations du nouveau ministère des Affaires culturelles du Québec. Dans son analyse du cas franco-ontarien, Bélanger s'inspire particulièrement des conclusions plus théoriques du rapport qui se trouvent condensées dans le deuxième volet du numéro spécial de *Liberté*. Les auteurs du rapport, que Bélanger cite abondamment dans son étude, font appel d'abord à une conception fusionnelle de la culture, « comme un héritage que l'on conserve et transmet aux générations qui se succèdent¹⁶ ». En deuxième instance, toutefois, une approche différente et plus dynamique est convoquée, dans la mesure où, selon le rapport, une certaine urgence se fait sentir. On y parle alors de « développement culturel » plutôt que de préservation de la culture ancestrale. Ajoutent les auteurs :

Le développement culturel s'impose aujourd'hui à toutes les collectivités et toutes les nations du monde. À la croissance économique et technologique, maîtrisée par les grandes corporations – qui dégrade la nature, les patrimoines humains et les hommes, doit succéder une société où ce sera avant tout le développement et l'épanouissement des hommes eux-mêmes qui comptera, une société où les hommes ne seront plus les jouets des machines mais où les machines et les grandes corporations seront à leur service¹⁷.

L'idéalisme de ces propos fait sans doute sourire aujourd'hui, tant les sociétés postmodernes se sont éloignées de telles revendications. Il n'en demeure pas moins que

¹⁶ *Ibid.*, p. 45.

¹⁷ *Ibid.*, p. 48.

les propositions avancées par Bélanger dans son article sont fortement inspirées par ces appels pressants au développement culturel des collectivités et des nations, menacées par le capitalisme mondial. Pour le chercheur, les Franco-Ontariens sont doublement ignorants de ce qui les menace et viennent à peine de s'ouvrir à la reconnaissance de leur patrimoine culturel. C'est dans ce contexte que l'université doit intervenir, à la fois comme gardienne des traditions collectives et modératrice des mouvements de décolonisation qui feront sortir l'Ontario français des structures d'oppression et de censure qui le contraignent. C'est elle qui, par son enseignement, doit refléter les aspirations de la société minoritaire et faciliter son développement. Sans État unitaire pour les représenter, sans ministère des Affaires culturelles en propre, la communauté franco-ontarienne n'a donc d'autre choix que de reporter ses espoirs sur les institutions d'enseignement postsecondaire et sur les autres acteurs du milieu éducatif.

On s'étonnera peut-être de voir jusqu'à quel point les modèles québécois constituent la matrice sur laquelle repose la pensée du professeur sudburois. À la fin des années 1970, les artistes et écrivains du Nouvel-Ontario avaient pourtant cherché à se distancier du Québec pour construire une nouvelle identité franco-ontarienne distincte, trouvant sa source dans les conditions économiques difficiles et son imaginaire dans les rudes paysages du Nord ontarien. Sur un plan plus général, toutefois, on ne peut souscrire à l'idée d'une autogenèse des institutions littéraires et culturelles en Ontario français. L'article de Georges Bélanger montre plutôt que cet « essor culturel considérable¹⁸ » s'est profondément inspiré des modèles

¹⁸ Georges Bélanger, « L'enseignement de la littérature... », *op. cit.*, p. 65, note 4.

québécois qu'il a fallu repenser, adapter et justifier à la mesure des conditions de minorisation de la société franco-ontarienne. La référence québécoise n'était pas inconnue des professeurs et étudiants de l'Université Laurentienne au début des années 1970-1980. Au contraire, il semble bien que certains textes publiés dans des revues québécoises influentes comme *Liberté* circulaient régulièrement dans les cours de littérature, de sociologie et d'histoire. Leur impact est indéniable et, à bien des égards, l'intervention de Bélanger se nourrit des échanges ininterrompus entre le Québec et le Canada français dans la foulée de la Révolution tranquille. Les liens apparemment étroits entre certains intellectuels franco-ontariens du Nouvel-Ontario et la revue *Liberté*, entre autres, mériteraient d'ailleurs d'être étudiés en détail.

Les défis : pluralisme, décloisonnement et nouvelles technologies

Les dernières pages de l'article de Bélanger sont consacrées aux défis auxquels, selon l'auteur, la société franco-ontarienne fera face dans les années à venir. De façon plus précise, le chercheur s'interroge sur les obstacles « qui pourraient s'interposer et compromettre le rapport que d'aucuns souhaitent harmonieux entre la société franco-ontarienne et l'expression de sa culture¹⁹ ». Les défis suivent, selon Bélanger, trois axes particulièrement sensibles : (1) une vision strictement artistique de la culture qui, divisant les arts et les sciences, mènerait à un cloisonnement stérile des disciplines et des pratiques; (2) l'avènement des « nouvelles » technologies de l'information qui, bien qu'embryonnaires en 1985, menace de marginaliser

¹⁹ *Ibid.*, p. 61.

encore davantage une société minoritaire impuissante à s'ajuster; (3) et un éclatement des structures de la collectivité franco-ontarienne, soumise à la pression des « grands centres » et à leur conception « pluraliste » de la culture. Cette triple condition, propre à la modernité technologique de la fin du 20^e siècle, doit engager, selon Bélanger, l'ensemble des intervenants des différents secteurs éducatifs en Ontario français, de l'école primaire au collège et à l'université. De manière plus précise, les programmes d'enseignement de la littérature devront refléter à la fois une vision patrimoniale de la culture commune et une ouverture « globale » aux « autres littératures d'expression française²⁰ ». En somme, les études littéraires, emblématiques de la complexité d'un monde en transformation, montreront la voie à suivre pour tous les acteurs du système éducatif. En 1985, Bélanger n'entrevoit pas encore la marginalisation généralisée qui allait frapper au tournant du 21^e siècle les facultés d'arts et de sciences humaines, de même que les départements d'études françaises. Pour l'instant, l'humanisme littéraire reste à ses yeux le fondement de toute participation des Franco-Ontariens aux transformations pressantes en cours dans les sociétés nord-américaines.

Un autre défi s'impose, celui des nouvelles technologies. On est frappé, bien entendu, par la modernité même de l'argument technologique présenté dans l'article considéré ici. Il est clair que Bélanger souhaite déplacer le débat habituel sur l'avenir des Franco-Ontariens. En passant outre à la question de la survivance linguistique, car il s'agirait d'un « vase clos et repliement sur soi pour survivre²¹ », l'auteur attire plutôt l'attention sur la nécessité

²⁰ *Ibid.*, p. 60.

²¹ *Ibid.*, p. 59.

de prendre part aux enjeux déterminants de la fin du siècle : « [L]es étudiants franco-ontariens et les francophones de l'Ontario évolueront dans une société nouvelle où le domaine de l'information et des communications jouera un rôle déterminant. On n'attend pas moins d'eux qu'ils se montrent à la hauteur de la situation et qu'ils fassent preuve d'excellence²² ». Plus encore, Bélanger s'inquiète de la popularité croissante des programmes d'immersion française dans les écoles anglophones, une évolution dramatique qui pourrait mener à la formation d'une « relève différente composée d'anglophones bilingues²³ ». Alors que cet engouement peut s'avérer inquiétant pour la société franco-ontarienne, il est permis d'anticiper par ailleurs, selon le chercheur, que nombre de ces diplômés des programmes d'immersion permettront de renforcer l'offre de cours en français au niveau postsecondaire.

Enfin, si le « pluralisme » de la société ontarienne dans son ensemble vient aujourd'hui brouiller les cartes, c'est qu'il fracture « les structures mentales et affectives » qui, selon le rapport du Tribunal québécois de la culture (cité par Bélanger), devraient guider les modes de représentation identitaire au sein de la culture. Cette conception fusionnelle de l'être-ensemble, Bélanger sent bien qu'elle est soumise désormais à de puissantes forces de dislocation auxquelles il sera extrêmement difficile de résister. En quête d'une définition, celui-ci puise alors au texte d'une conférence très remarquée de Philippe Garigue à Toronto en mars 1983, dans laquelle le sociologue et principal du Collège universitaire Glendon soulignait l'avènement d'une modernité caractérisée par les échanges interculturels

²² *Ibid.*, p. 62.

²³ *Ibid.*

et par le fractionnement des identités selon les régions²⁴. Bien qu'il ne soit pas encore fait mention du multiculturalisme, idéologie qui domine la culture politique canadienne depuis une trentaine d'années, on sent que la notion de pluralisme, telle qu'elle est comprise par Bélanger, relève d'une lecture des théories américaines de la diversité culturelle²⁵. Deux ans après la parution de l'article de Bélanger, Olivier Zunz résume remarquablement bien cette conception de la pluralité culturelle aux États-Unis, telle qu'elle pourrait s'appliquer à la société ontarienne dans son ensemble : « [c]ompris dans son acception la plus large, le pluralisme est une idéologie de la différence. Être pluraliste, c'est concevoir l'univers comme fracturé et nier l'existence d'une seule vérité; c'est favoriser les parties aux dépens du tout²⁶ ». Cette fracture de la société unitaire, désormais soumise aux pressions centrifuges de la diversité mondiale, pourrait signifier le déclin des sociétés minoritaires, dont la survie est souvent ancrée dans une logique du cloisonnement identitaire et linguistique. Voilà la crainte qui se profile à l'horizon de la réflexion de Bélanger. Dans son analyse, le chercheur

²⁴ Georges Bélanger cite le texte d'une conférence de Philippe Garigue devant certaines associations franco-ontariennes de Toronto. Bien que l'auteur fournisse en note le titre de cette allocution (« L'invention d'une nouvelle culture franco-ontarienne à Toronto »), nous n'avons pas pu consulter ce document. Voir toutefois l'excellente étude de Martin Normand sur l'influence de Garigue sur les universitaires franco-ontariens dans les années 1970-1980 : « Philippe Garigue et l'Ontario français », *International Journal of Canadian Studies*, n^{os} 45-46, 2012, p. 109-125.

²⁵ Au Canada français, la recherche universitaire réservait jusque-là le concept de pluralisme au domaine religieux. L'ouvrage de Placide Gaboury fait d'ailleurs date en ce qui concerne cette conception restreinte du terme. Voir *Un monde ambigu. Pluralisme et vie religieuse*, Montréal, Bellarmin, 1968.

²⁶ Olivier Zunz, « Genèse du pluralisme américain », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 42, n^o 2, 1987, p. 429.

sudburois pressent toutefois que, grâce à l'université notamment, une telle perspective de l'effritement n'est pas inéluctable. Bélanger est avant tout un éducateur et un démocrate. Seule l'ouverture des savoirs sur le monde peut donc à ses yeux contrer l'effet délétère du pluralisme contemporain.

En conclusion : une autonomie à défendre

L'article de Georges Bélanger se termine sur des considérations assez surprenantes. Alors qu'il n'avait pas soulevé cette question auparavant, le chercheur affirme la nécessité de poursuivre la mise en place d'institutions franco-ontariennes autonomes, aptes à assurer l'avenir de la collectivité minoritaire. Il est intéressant de citer ce paragraphe de conclusion dans son entièreté.

Culture en pleine mutation ou en réinvention selon les transformations majeures que subit la société; culture où s'opposent des valeurs différentes, les unes inspirées du passé, les autres fruits de l'éclatement de plusieurs frontières; culture pluraliste à l'image de la société canadienne, québécoise et franco-ontarienne; on ne dira jamais assez la nécessité pour un groupe en situation minoritaire d'insister sur ses structures propres, ici et maintenant, pour éviter toute stagnation, acculturation, assimilation, ou absence de dynamisme culturel²⁷.

Il est vrai qu'en de nombreuses occasions, Bélanger rappelle à ses lecteurs l'exigence de bâtir une culture franco-ontarienne ouverte sur le changement. Il ne s'agit jamais de se replier sur le passé canadien-français dont il faudrait néanmoins protéger les valeurs et les traditions. Cependant, dans sa conclusion, le chercheur insiste malgré tout sur la « nécessité » de revendiquer des « structures propres » de façon à conjurer les forces d'atrophie et de

²⁷ Georges Bélanger, « L'enseignement de la littérature... », *op. cit.*, p. 64.

disparition qui menacent la société minoritaire dans son existence même. De quoi s'agit-il exactement? D'une université franco-ontarienne qui répondrait à cet effort de résistance par son autonomie? D'un établissement linguistiquement et culturellement homogène qui contrerait les effets de morcellement inhérents au pluralisme de la société canadienne? On sent que le modèle de développement nationalitaire mis de l'avant par les intellectuels québécois au moment où se sont tramés les référendums sur l'indépendance dans la province voisine continue d'habiter la réflexion de Bélanger. Le chercheur pressent bien que la souveraineté politique et même culturelle ne peut s'appliquer tout à fait à l'Ontario français qui se définit par sa situation d'interdépendance par rapport à une majorité anglophone pluraliste. Cependant, dans sa conclusion, il n'a d'autre choix que d'insister sur l'urgence de créer des marges d'autonomie relative, sans lesquelles la société franco-ontarienne serait condamnée à l'atrophie et éventuellement à l'assimilation. En fin de compte, on n'est pas Franco-Ontarien, selon Bélanger, on choisit de l'être. Ce choix, aux dires du chercheur, passe par l'enseignement de la littérature et des arts, car ces disciplines instituant de la culture et dont l'université doit être garante sont seules capables de tracer une voie à suivre claire et intelligible pour la société minoritaire.

Références

- Bélanger, Georges, « L'enseignement de la littérature et de la culture franco-ontariennes : une pratique, des objectifs et des défis », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 7, 1985, p. 53-68.
- Bélanger, Georges, « Un premier panorama de la littérature ontarioise », *Liaison*, n° 40, automne 1986, p. 54-55.
- Collectif, « Rapport du tribunal de la culture », *Liberté*, vol. 17, n° 5, septembre-octobre 1975.
- Cuche, Denys, *La notion de culture en sciences sociales*, Paris, La Différence, 4^e édition, 2010 [1997].
- Dionne, René, « Pourquoi étudier la littérature franco-ontarienne? », dans Pierre Savard (dir.), *Aspects de la civilisation canadienne-française*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1983, p. 137-140.
- Dionne, René, *Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne*, 4 volumes, Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, 1978-1983.
- Dumont, Fernand, *Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire*, Montréal, Les éditions HMH, 1968.
- Gaboury, Placide, *Un monde ambigu. Pluralisme et vie religieuse*, Montréal, Bellarmin, 1968.
- Gay, Paul, *La vitalité littéraire de l'Ontario français. Premier panorama*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1985.
- Hotte, Lucie, « Une tradition de lecture à inventer : la critique littéraire en contexte minoritaire », dans Lucie Hotte et François Paré (dir.), *Les littératures franco-canadiennes à l'épreuve du temps*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2016, p. 71-111.
- Kuper, Adam, *Culture: The Anthropologists' Account*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 2000.
- Normand, Martin, « Philippe Garigue et l'Ontario français », *International Journal of Canadian Studies*, nos 45-46, 2012, p. 109-125.
- Zunz, Olivier, « Genèse du pluralisme américain », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 42, n° 2, 1987, p. 429-444.